

Marie Viallon-Schoneveld

Introduction

Depuis le début des années 1990, les autorités locales (municipales et départementales) du Puy-en-Velay ont souhaité une manifestation scientifique qui accompagne régulièrement les fêtes Renaissance du Roi de l'Oiseau et elles l'ont toujours encouragée en assurant son financement et sa logistique.

Après une année de « sommeil » en 1999, ce colloque a repris ses travaux traditionnellement centrés sur un aspect de la vie ou de la pensée au XVI^e siècle; le thème retenu pour cette édition, nouvelle série, voulait s'inscrire dans une réflexion plus globale des chercheurs en cette fin de siècle et de millénaire. En effet, les 13 et 14 septembre 2000, s'est déroulée la VIII^e édition du colloque du Puy-en-Velay (département de la Haute-Loire) sur le thème de *l'Histoire et les historiens au XVI^e siècle*, reprenant le flambeau de L. Bourdeau dans sa définition de l'histoire positiviste¹.

Depuis quelques décennies le domaine des sciences humaines (suivant la terminologie française; alors que les Anglo-Saxons traitent plus volontiers de sciences sociales) connaît un renouvellement grâce à l'introduction de nouveaux champs scientifiques dans les préoccupations des historiens. L'Histoire n'a pas échappé à ce mouvement général et la *nouvelle histoire* est née² en même temps que *le nouveau roman*, la *nouvelle philosophie*, la *nouvelle économie*... Face à ce constat, il est difficile de ne pas évoquer les mots d'Alain Demurger qui, à propos de la période XIV-XV^e siècles, en souligne la modernité et la nouveauté³. La nouveauté étant par essence un phénomène très éphémère, il nous a semblé intéressant de tenter d'interroger le XVI^e siècle sur ce sujet.

Quatre lignes de force ont orienté les travaux de ces deux journées.

1. L. Bourdeau, *L'Histoire et les historiens; essai critique sur l'histoire considérée comme science positive*, Paris, 1888.

2. Jacques Le Goff, *La Nouvelle Histoire*, Paris, Éd. Complexes, 1988.

3. Alain Demurger, *Nouvelle histoire de la France médiévale: 5-Temps de crises Temps d'espoir*, Paris, Seuil, 1990.

Écrire l'Histoire

Il s'agit de montrer l'innovation introduite par les historiens du XVI^e siècle qui se sont attachés à développer le *récit des faits donnés pour vrais*⁴ en les arrachant à l'emphase de la *res gestæ* et au merveilleux de la fable ou de la légende. Il n'est pas innocent que deux exemples venus d'Italie se soient imposés pour illustrer ce propos : la démarche individuelle de Marin Sanudo (Marie Viallon-Schoneveld) et le travail collectif des ambassadeurs vénitiens (Carlo Campana). En effet, c'est là, la reconnaissance de l'influence des Italiens – riches de leur démarche philologique et de leur quête humaniste – qui placent l'histoire dans l'ordre de la science et non plus de la littérature (Claude-Gilbert Dubois). Sanudo collationne les faits sans commentaire ni mise en perspective, mais avec l'intention seconde de rédiger une *Histoire* de son temps et de *mettre les faits en relation entre eux pour leur faire dire quelque chose, pour leur donner un sens* (Claude-Gilbert Dubois). En l'occurrence, Sanudo voulait se placer dans le courant de l'historiographie vénitienne qui construit pierre par pierre, livre par livre, le mythe de Venise. Dans cette même perspective en faveur de la Sérénissime, il faut replacer l'action des ambassadeurs vénitiens qui sont les yeux de la République, les témoins qui apportent leurs informations que le Doge et le Sénat utiliseront *ad majorem gloriam Venetiæ*. Les deux expériences vénitiennes innovent explicitement en refusant la langue latine (donc, ils s'inscrivent dans une perspective d'ouverture) et en prêtant attention *aux données statistiques, à la réalité sociale, économique et anthropologique, ... à la psychologie et l'étude du territoire* (Carlo Campana). L'Histoire n'est plus l'*imperium* des historiens, elle est *interdisciplinaire avant la lettre* (Achille Olivieri).

Écrire des histoires

Mais au-delà de la recherche d'une méthode d'étude et/ou d'écriture de l'Histoire, les hommes du XVI^e siècle ont utilisé l'Histoire pour nourrir leurs arts. Le *roman historique* de Thomas Nashe veut dépasser la quête des *besogneux* de l'Histoire pour prendre *son envol vers le ciel des poètes*; il hésite entre Histoire et poésie, entre Histoire et parodie de l'Histoire, mais il ancre sa narration dans le concret de l'Histoire de son temps, c'est-à-dire que, finalement, il soumet son texte à la *chaîne des événements passés* (Simone Dorangeon).

Si personne ne songe à contester la place de l'objet-livre dans et pour l'Histoire, il est plus rare qu'un colloque universitaire – donc essentiellement une manifestation intellectuelle dont les objets (c'est-à-dire les thèmes) sont plus suggérés que palpés concrètement – réserve une place à des objets présentés physiquement : les armes. Celles-ci s'inscrivent dans l'Histoire à plus d'un titre; en effet, ces objets de la vie courante de l'homme du XVI^e siècle

4. Voltaire, « Histoire », dans l'*Encyclopédie*.

ont participé à tous les moments violents d'un siècle qui n'en a pas manqué – guerres, émeutes, assassinats individuels ou collectifs – et ils ont assisté à de nombreux événements *historiques* plus pacifiques – *entrées*, tournois, parades, signatures de traités... Initialement offensives, elles sont parfois devenues des parures ou des gages d'entente entre les hommes et les peuples et, dans ce cas, leur riche décoration a souvent emprunté à l'Histoire ses thèmes iconographiques et ses ornements. Ces armes ont été les témoins de hauts faits qui ont d'abord permis de raconter des histoires avant de les écrire puis de nourrir les *Histoires* des historiens, comme Montluc (Pierre Rousset).

L'Histoire dans la littérature

Dès l'instant où l'histoire est conçue comme un objet scientifique qui n'appartient plus intrinsèquement à la littérature, elle peut revenir dans la littérature, qu'elle est alors appelée à enrichir d'apports nouveaux. Soit qu'elle offre un cadre tragique, comme dans les pièces de Shakespeare (Yona Dureau), soit aussi qu'elle devienne l'objet même des observations d'un auteur qui se fait témoin et juge de son temps – qui sera temps historique – comme l'Arioste, qui *dénonce le système courtois* dans lequel et dont il vit (Jean Lacroix), ou Montaigne, qui n'invite *pas tant à apprendre les histoires qu'à en juger* (Wim Bots), soit enfin qu'elle nourrisse des ouvrages de plagiaires comme Brantôme (Étienne Vaucheret).

La lecture de l'Histoire

Ainsi proposée, sous la forme d'un ouvrage expressément nommé *d'histoire* ou derrière l'écriture littéraire, l'Histoire est une matière que les auteurs du XVI^e siècle vont plus ou moins manipuler, comme le sculpteur modèle sa glaise, pour la soumettre à une intention, à une idéologie. Si nos travaux n'ont pas permis – il est difficile d'être exhaustif – d'étudier la question de la lecture religieuse et théologique de l'Histoire et du temps selon les critères catholiques, luthériens, calvinistes ou libertins, il nous a été cependant proposé un exemple de *déconstruction*, au XVI^e siècle, d'une *menterie effrontée* sur l'Histoire médiévale (Éliane Viennot), ainsi qu'une lecture *utile* de l'Histoire. En effet, reprenant la leçon positiviste de Machiavel, qui enseigne *au Prince à lire les livres d'histoire et y étudier les actions des grands hommes* (Gérard Luciani), on a analysé l'exemple du roi Henri III de France qui *cherche dans l'Histoire une expérience des affaires publiques* et la juge *utile à son action politique* (Jacqueline Boucher). Cette lecture de l'Histoire comme un corpus d'exemples à suivre ou à éviter sera érigée en définition par le *Dictionnaire de Trévoux*, où l'Histoire est considérée comme *un miroir où les rois voient l'image de leurs défauts*⁵.

Toutefois, cette valeur didactique de l'Histoire sous-entend une concep-

5. *Dictionnaire de Trévoux*, édition de 1752, coll. 903.

tion optimiste d'un temps qui marche vers le progrès et tire du passé des leçons pour améliorer l'avenir. *A contrario*, le temps peut être considéré comme figé dans l'éternité divine et, dès lors, l'Histoire n'est plus la marche dynamique du temps mais seulement l'attente d'un accomplissement comme dans la *Supputatio* de Charles de Bovelles (Jean-Claude Margolin).

Nous avons ouvert cette préface en nous interrogeant sur le concept de nouveauté au XVI^e siècle – ou du XVI^e siècle? – et, au terme de nos travaux, les diverses participations nous incitent à conclure en reprenant les propos de Claude-Gilbert Dubois: *la conception de l'Histoire au XVI^e siècle prépare les modes de pensée qui feront la force de la réflexion sur l'histoire dans ce qu'il est convenu d'appeler « les temps modernes »*⁶.

6. Claude-Gilbert Dubois, *La Conception de l'histoire en France au XVI^e siècle*, Paris, A.G. Nizet, 1977, p. 582.

SECTION I

ÉCRIRE L'HISTOIRE

